Jacob TARNHELM

L’Ordre du veau d’or

Traduit du russe par Yvan SHTAM

Tarnhelm Editions

Première partie

L’Histoire est le roman des faits…

Helvétius. *De l’Esprit.*

Un soleil mat et voilé luisait dans le ciel comme une ancienne pièce argentée de cinq kopecks.

Sur le toit d'en face, une antenne semblait un crucifix vide, planté là par quelque main mystérieuse sur le toit d'un immeuble de cinq étages, nommé usuellement « kroutchovska » en mémoire de Nikita Khrouchtchev qui, dans les années 60, avait lancé la construction en masse de ces modestes parallélépipèdes modulaires, lesquels avaient remplacé les lourds édifices en briques rouges de la période stalinienne.

Vitali Ostapovich se frotta les yeux. D'un geste lent, il poussa le linge qui pendait sur la corde intérieure de son balcon et fut aveuglé par la lumière des cinq kopecks.

Un nouveau jour se levait sur la perle de la Mer noire, Odessa.

Vitali Ostapovich pensa de nouveau à son grand-père Ostap-Suleyman-Berta-Maria-Bender-Bey, plus connu sous le nom d'« Ostap Bender ». Il l'avait si peu connu et cependant, il l'admirait. C'était son modèle. Chaque fois que Vitali Ostapovich devait prendre une décision importante, il se demandait ce que son grand-père aurait fait. Et il n'obtenait aucune réponse. Il en était donc réduit à jongler avec des déductions et des inductions.

Depuis presque cent ans, son grand-père était la grande figure d'Odessa et du monde russophone. Cagliostro, Arsène Lupin, le Docteur Mabuse… tous, Ostap Bender les dépassait par l'esprit. Son grand-père ne disait jamais « Odessa » mais « Tchernomorsk ». Ensuite, bien après sa disparition, on avait rebaptisé la ville portuaire d'Illitchiovsk, justement, « Tchernomorsk ». On ne savait plus où on en était et cela compliquait tout pour Vitali qui, lui aussi, avait toujours nommé Odessa « Tchernomorsk », en souvenir de son grand-père. Affaire de noms que tout cela. Les noms changent, les choses restent.

La vie de son grand-père Ostap Bender, Vitali Ostapovich la connaissait par cœur. Il avait toutes les péripéties de cette existence devenue pour ainsi dire « légendaire » et dont tout le monde, jadis, à Tchernomorsk, pardon, à Odessa, lui avait parlé avant même qu'il sache lire. Tout le monde, ici, avait connu personnellement son grand-père, tout le monde avait eu affaire à lui, tout le monde l'avait vu, lui avait parlé, avait bu « cent grammes » de vodka avec lui. Tout le monde tenait son grand-père pour un parent de la famille : « Ostap Bender ! Vous pensez si je l'ai connu ! ». Puissance éternelle et indéracinable de la croyance. Puis, son grand-père Ostap était mort, léguant à son fils ce modeste appartement et deux objets. Les parents de Vitali Ostapovich vivaient loin d'Odessa et il ne les voyait que rarement. Vitali livrait des fleurs et gagnait sa vie tant bien que mal. Il avait enfin payé le crédit de son scooter Vespa *Primavera* rouge et sa situation financière était un peu moins mauvaise.

Fixant dans le ciel la pièce argentée de cinq kopecks, il songea aux aventures de son grand-père.

Ce qu'étaient devenus les compagnons d'Ostap Bender : Choura Balaganov, Adam Kozlewicz, nul ne le savait plus. Leur histoire s'était perdue dans les sables du Temps, telle la sépulture improvisée de cet autre compagnon de route, Mikhail Samuelevich Panikovsky, le toréador des oies, sépulture de fortune dont personne ne retrouva jamais l'emplacement exact (*).
Le père de Vitali Ostapovich, lui avait dit que la belle Zossia Sinicki-Themidi, avait vécu presque toute sa vie dans le petit village de Sandjeïka, situé en bord de mer, au sud d'Odessa.

Des destins imaginaires ou réels s'étaient croisés, avaient vogué, l'espace d'un moment, de conserve puis ils s'étaient séparés sans laisser de traces, comme des navires en mer. La vie.

Du grand-père Ostap ne subsistaient que deux objets, bien réels, eux : sa casquette blanche de policier de la ville de Kiev et, pendant au bout d'un ruban de soie rouge, l'Ordre « du veau d'or ».

(*) Sont cités ici trois des principaux protagonistes du célèbre roman *Le veau d'or* d'Ilf et Pétrov. Ndt.

Vitali ouvrit une boîte oblongue recouverte d'un papier noir constellé d'étoiles d'argent et en retira un long ruban de soie rouge au bout duquel pendait un Ordre de la Toison d'or à la forme très particulière.

Au fond de la boîte, se trouvait un vieux morceau de papier découpé dans une encyclopédie, qui parlait de la ville de Rio de Janeiro. Au dos, une écriture fine et élancée avait tracé ces mots :

« Pour mon petit-fils Vitali, cet Ordre du veau d'or. »

O. Bender

Vitali contempla une nouvelle fois ce bijou exceptionnel. Son histoire était presque aussi légendaire que celle de son grand-père et cette histoire, Vitali la tenait de son père.

Au moins deux Ordres de la Toison d'or furent portés par le roi Louis XV.

De ces deux parures, on connaît assez bien la première : la Toison dite « de la parure de couleur » et qui était composée d'environ deux cents diamants, dont le fameux Diamant bleu de la Couronne, par la suite retaillé à Londres, rebaptisé « diamant Hope » et qui est aujourd'hui exposé au musée de Washington.
De la seconde parure, on sait peu de choses. Elle était composée de quatre diamants importants disposés sur une ligne verticale, et comprenait le « Mazarin II », nommé au début du XVIIème : « le Grand diamant ». Retaillé, il était placé juste au-dessus du bélier en or, emblème fameux de la Toison d'or. Tout autour du « Grand diamant », des petits rubis figuraient les rayons d'un soleil.

L'histoire du « Grand diamant » est, elle, connue jusqu'à la Révolution de 1848.

Le cardinal Giulio Mazzarini avait, entre autres passions, celle des gemmes. C'est le joaillier Lescot, se faisant appeler à l'étranger « monsieur de l'Isle », qui lui en achetait à Lisbonne au début de l'année 1647. L'abbé Mondin (né Mondini), bras financier de la mafia italienne du Cardinal, garda les plus gros diamants dans son coffre lors des épisodes à rebondissements de la Fronde, et à sa mort, en 1650, le financier Jacques Tubeuf conserva les plus importants diamants. Mais le « Grand diamant » ne venait pas du Portugal. C'était le financier Sir Paul Pinder, nommé ambassadeur de la « Porte » (la Turquie) en 1611, qui l'avait acheté puis revendu à Charles Ier Stuart d'Angleterre, lequel, suivant une coutume propre aux monarques et aux gueux, ne l'avait jamais payé. Fuyant l'Angleterre où son époux Charles Ier fut exécuté, la reine Henriette-Marie de France, fille d'Henri IV, rejoignit le château de Colombes, en Île-de-France. Le cardinal Mazarin lui acheta le « Grand diamant »

qu'il légua, par la suite, avec dix-sept autres diamants au jeune Louis XIV. La collection fut versée au fonds royal. Sous Louis XV, en dépit de la volonté expresse du feu Cardinal légataire, on retailla notamment le « Grand diamant » - qui passa dramatiquement de 33 3/8 carats à 24 1/16 carats, prenant la forme de taille dite « en coussin ». L'orfèvre Alexis Jacquemin l'inséra ensuite dans le second Ordre de la Toison d'or, appelé « parure blanche » précisément du fait de la présence du « Grand diamant », légué par le Cardinal. C'est Louis XVIII qui conserva cet insigne jusqu'à sa mort, en 1824. La parure fut volée lors de la Révolution de 1848 et l'on perdit sa trace.

Par quels labyrinthes secrets la Toison de la « parure blanche » était-elle arrivée à Londres ? Personne ne le sait. Était-ce un marchand ambulant, tel un Cadet Guillot, qui avait revendu cette parure? Le fait est que le joaillier Joseph Kitching, qui venait d'ouvrir son propre atelier avec son associé Abud, au 14 de la Dover Street, acheta cette « parure blanche ».

Kitching pensa un moment dessertir les gemmes afin de composer un nouveau bijou dont l'aspect serait moins problématique que celui qu'il avait sous les yeux. Il avait tout de suite compris que cet insigne royal n'était pas venu à Londres par un chemin des plus honnêtes. Et cependant, artisan amoureux du beau travail, il ne put se résoudre à recomposer cette parure royale.

Depuis juillet 1837, l'année de la mort du roi William IV, la maison Kitching & Abud était « Joaillier de la Reine » ; en l'occurrence, la toute jeune et romantique reine Victoria qui avait, comme Mazarin, la passion des gemmes. La Reine avait entendu parler de Kitching par son parent, feu le Prince de Galles, lequel achetait des pierres chez le joaillier

Thomas Gray dont l'apprenti, de grand talent, était alors Joseph Kitching.

La reine eut connaissance de cette parure et envoya John Brown, son domestique et favori au 14 Dover Street pour en prendre possession. Sur les registres de la Maison Kitching & Abud ne figure aucune mention de cette vente. Quant à l'adjonction de la « parure blanche » aux Joyaux de la Couronne britannique, cette question fut totalement exclue. La réapparition soudaine, dans la tour de Londres, de cette Toison d'or aurait sans aucun doute pour le moins posé problème dans le cadre des relations diplomatiques, sempiternellement tendues, entre la France et l'Angleterre.

En 1894, la petite-fille favorite de la reine Victoria, Alix de Hesse, épousa l'empereur Nicolas II de Russie. Le duc d'York, premier cousin d'Alix et futur Georges V, était présent au mariage et avait apporté avec lui un cadeau unique: la Toison dite « de la parure blanche ». L'insigne ne fut évidemment jamais porté en public par l'impératrice Alexandra « Alix » Fedorovna, mais elle le chérissait, le tenant de sa grand-mère Victoria.

Le 10 juin 1915, Alix offrit la « parure blanche » à sa fille Tatiana Nikolaïevna pour ses dix-huit ans. Trois ans plus tard, le 17 juillet 1918 au matin, on fusillait la famille royale à Iékatérinbourg. La première salve ne toucha pas la grande-duchesse Tatiana, alors âgée de 21 ans et qui portait, cousue sous sa chemise, la « parure blanche ».

Iékatérinbourg, Sibérie occidentale.
17 Juillet 1918.

Les fumées toxiques de la première salve dissipées, deux exécuteurs – Yakov Yourovsky et Piotr Yermakov - revinrent dans le sous-sol de la maison Ipatiev. Ils trouvèrent Tatiana et sa sœur Olga recroquevillées dans un coin. Yermakov, saoul, enfonça sa baïonnette, mesurant 20 centimètres, dans la poitrine de la grande-duchesse. La pointe vint s'écraser sur le plus important diamant de la parure blanche, « le Grand diamant » de Mazarin. La force du coup fit se détacher la pierre de ses griffes. Yourovsky tira ensuite un coup de pistolet Mauser dans la nuque de la grande-duchesse Tatiana puis dans celle de sa sœur, Olga. Cette boucherie matinale dura environ vingt minutes. On verra par la suite pour quelle raison.
Même un être à l'esprit fertile en inventions n'aurait pu suivre à la trace le long voyage que fit cet Ordre de la Toison d'or, la « parure blanche » de Louis XV, pour aboutir, au milieu des années 20, à Odessa, entre les mains d'un ancien « valet de Grand-duc », ruiné par la Révolution de 1917, de nouveau enrichi démesurément par la NEP (*) et enfin ruiné derechef par les nationalisations staliniennes. L'homme en question, un certain Biberam, vieillard toujours impécunieux, avait vendu au « Grand combinateur » cet Ordre de la Toison d'or. Notre héros odessan avait hésité longtemps avant de l'acheter. Seule la présence du bélier en or l'avait décidé à payer une prix fou cette parure baroque d'autant plus étrange qu'une pierre y manquait.

(*) La Nouvelle Économie Politique, mâtinée de Capitalisme. Ndt

La suite était connue : Ostap Bender avait converti le million qu’il avait arraché à Koreïko en objets précieux. Il avait ensuite tenté de rejoindre la Roumanie où des douaniers avides et sans scrupules l'avaient littéralement détroussé, lui prenant tout, hormis cette « parure blanche » qu'il tenait fortement serrée dans sa large main. Dès lors, cet Ordre de la Toison d'or était devenu, pour Ostap Bender : l'Ordre « du veau d'or », son Ordre à lui.

À sa mort, Ostap Ibrahimovich Bender avait légué sa casquette de policier aux armes de Kiev, ainsi que cette parure, à son fils prénommé, lui aussi, « Ostap ». Un jour, feuilletant un in-folio consacré au château de Versailles, le fils en question était tombé sur un grand portrait en armure de Louis XV, peint par Carle Vanloo. Il avait immédiatement reconnu l'insigne de la « parure blanche », représenté sur la poitrine du Roi. Toutes ses recherches avaient débuté du fait de cette découverte.

Vitali Ostapovich considérait, rêveur, le soleil rouge surmontant le bélier en or, soleil dont le centre était absent, comme durant une éclipse solaire.

Selon l'angle d'inclinaison imprimé à la parure, la lumière du matin jouait de diverses manières sur les facettes des gemmes de l'Ordre du « veau d'or ». Mais ce silencieux feu d'artifice était incomplet. Le diamant d'environ 24 carats - le « Grand diamant » - manquait au spectacle. Où pouvait-il se trouver maintenant et entre quelles mains ? Il avait fallu peut-être trois milliards d'années pour que ce diamant grandisse dans le manteau terrestre puis soit expulsé à l'occasion d'une éruption volcanique. Était-il venu d'Inde, comme tant de gemmes extraordinaires de l'époque ? Les voyages des pierres précieuses sont les plus mystérieux de tous les voyages. La trace du « Grand diamant » se perdait dans le sous-sol de la maison Ipatiev, située à environ deux mille kilomètres à l'Est de Moscou, dans la ville de Iékatérinbourg. Sa trace se perdait parmi les cadavres des suppliciés de la famille impériale des Romanov.

Qui donc avait détroussé, tel un Thénardier à Waterloo, les cadavres de leurs trésors impériaux ? Hormis la troisième fille de l'empereur Nicolas, Maria, tous les autres vêtements de la famille recélaient, cousus en dedans, des bijoux. La pierre désormais manquante de la « parure blanche » de Louis XV était-elle dans le sac de diamants, pesant 8 kilos, que Yakov Yourovsky rapporta après avoir dévêtu et fait jeter, ultime humiliation, les corps des Romanov dans un puits de mine ?

Et d'où le père de Vitali tenait-il donc l'histoire du coup de baïonnette de Yermakov, lequel avait arraché le « Grand diamant » des griffes de sa monture ? Il existait tout un mystère autour de cet Ordre du veau d'or.

Vitali Ostapovich se demanda comment son grand-père, le « Grand combinateur », aurait réfléchi à sa place.

Compte-tenu du fait que l'on avait affaire à deux « exécuteurs » seulement – Yourovsky et Yermakov – retournés dans le sous-sol de la maison pour « finir la besogne », l'histoire du coup de baïonnette ne pouvait provenir que de l'un d'eux. Mais ce fait ne donnait aucune information sur la suite des évènements.

Le « Grand diamant » avait été arraché de son sertissage par la violence du coup porté. Il avait nécessairement glissé dans la robe de la grande-duchesse Tatiana et y était resté, jusqu'à ce que l'on vienne chercher les corps. Ce diamant était plus petit que le Sancy et pouvait mesurer un peu plus d'un centimètre de côté. Dès lors, trois hypothèses principales s'ouvraient à l'esprit de Vitali Ostapovich.

Soit les deux « exécuteurs », intrigués par la résistance rencontrée lors du coup de baïonnette et mus par l'appât d'un gain facile, avaient fouillé les corps de leur victime et découvert le « Grand diamant », soit le diamant en question avait glissé sur le sol, soit il était resté prisonnier dans les plis du tissu de la robe de la grande-duchesse Tatiana. Une quatrième hypothèse, très peu vraisemblable, aurait été que la pierre se détache sous le choc de la pointe d'acier et pénètre, avec elle, dans le corps de la victime.

Si l'on développait la deuxième hypothèse - le diamant tombé sur le sol - la pierre avait pu y rester et échapper à la vue de tous… mais combien de temps ?

En suivant la troisième hypothèse - le diamant resté prisonnier des vêtements de la victime – la pierre avait pu tomber n'importe-où lors du transport des corps dans un camion Fiat à destination de la forêt de Koptyaki, située à environ 14 kilomètres du lieu d'exécution.
De plus, une fois sur place, Yermakov n'ayant pris qu'une pelle avec lui, on roula encore pratiquement un kilomètre pour rejoindre un autre groupe d'une vingtaine d'hommes qui attendaient près d'une charrette attelée à un cheval et l'on avait, pour la seconde fois, déplacé les corps.

Lors de ce nouveau transfert, les hommes, ivres, fouillèrent évidemment les victimes à la recherche de trésors. Ensuite, la charrette – véhicule décidément très révolutionnaire - se dirigea vers la ligne ferroviaire Gorno-Ouralsk et, à quelque distance de la voie ferrée, on se débarrassa des dépouilles impériales.

De tous les hommes présents lors de cette lugubre entreprise, il semble que seul Yakov Yourovsky n'était pas sous l'emprise partielle ou totale de l'alcool.

En suivant la première hypothèse – la fouille « à chaud » des victimes dans le sous-sol de la maison –, seul Yourovsky aurait pu découvrir le diamant en question, puisque son acolyte Yermakov était ivre. Yourovsky était un homme cultivé et intelligent, lecteur de Marx. Avant de rejoindre le mouvement bolchévique, il était horloger de profession.

Vitali Ostapovich referma la boîte contenant l'Ordre du veau d'or.

De toutes les hypothèses évoquées, seule la première présentait un intérêt à ses yeux. Seule cette hypothèse-là pouvait, en théorie, mener vers quelque chose. La piste Yourovsky tenait.

Yakov Mihaïlovich Yourovsky était né dans l'Empire russe, à Kouïbychev, une ville qui comptait alors environ quatre mille âmes et située dans le gouvernement de Tomsk.

Svelte et énergique, fin et intelligent, lecteur du Talmud et de Karl Marx, Yakov a 39 ans au moment de la Révolution de 1917. Dès l'âge de 27 ans, il est un militant actif de la cause marxiste dont il distribue la littérature. Il rejoint peu après ses camarades bolchéviques.

Contraint de s'exiler avec sa femme et ses trois enfants, il part pour Berlin, s'y convertit au luthéranisme, revient en Russie où il est, cette fois, arrêté et envoyé à Iékatérinbourg dont la population s'élève déjà à plus de 75 000 âmes. Il ouvre là un petit atelier d'horlogerie et de photographie. À la révolution, il vend son fonds et ouvre une imprimerie où il publie des ouvrages bolchéviques.
Yakov Mihaïlovich co-dirige le *Soviet de l'Oural* et arme les travailleurs en vue d'une insurrection. Ce même Soviet se charge par la suite de taxer lourdement les riches propriétaires et de reprendre entre ses mains les intérêts industriels privés. Bolchévique toujours actif et refusant de reconnaître le traité de Brest-Litovsk, Yourovsky poursuit la guerre des Rouges contre les Allemands et les bourgeois en général, s'emparant des biens des familles les plus aisées.

C'est seulement douze jours avant l'exécution des membres de la famille impériale que Yakov Yourovsky est nommé commandant de la fatale maison Ipatiev. C'est donc lui, et lui seul, qui dirigea toute cette opération macabre commanditée, à la source, par un autre « Yakov Mihaïlovich » : Yakov Mihaïlovich Sverdlov, président du Comité exécutif central depuis moins d'un an et ami de Lénine. Sverdlov, homme très intelligent, ordonna qu'on exécute seulement le Tsar. C'est le Soviet de l'Oural, sous la pression de la masse, qui

décida d'élargir l'exécution à toute la famille impériale. De par sa position, Yakov Yourovsky ne fut pas étranger à cette décision. Entrevoyait-il déjà les kilos de diamants qu'il y aurait à récolter ? Et, de fait, il n'eut qu'à se baisser pour cela.
On sait que, homme aux multiples talents et plein de ressources, Yakov Yourovsky, outre ses connaissances en horlogerie, en photographie et en imprimerie, était aussi bijoutier. Ce détail historique prend dès lors toute son importance. Yakov Yourovsky savait qu'Alexandra Feodorovna, la dernière tsarine de Russie, achetait des diamants, beaucoup de diamants. La chose était connue de tous ceux qui manifestaient un certain intérêt pour les gemmes. Dès 1896, en effet, la tsarine avait débuté une collection de bijoux rares. Elle se fournissait en grande partie chez le joaillier Karl Gustavovich Fabergé qui, outre sa maison mère de Saint-Pétersbourg, possédait un grand magasin sur la rue centrale Kouznetsky, à Moscou. La tsarine achetait aussi des gemmes chez le joaillier Carl Edvard Bolin, lui-même ancien apprenti d'un des plus anciens artisans pétersbourgeois : Andreas Roempler. Dès le début de la Première guerre mondiale, les achats de bijoux effectués pour la tsarine se firent plus nombreux et beaucoup plus onéreux, les factures de Fabergé l'attestent. L'Aristocratie entrevoyait le fait que les diamants étaient une valeur aisée à emporter en cas de renversement politique. On estime aujourd'hui la collection de la tsarine « Alix » à cinquante millions de dollars - valeur en 1917. Aussi, ne sera-t-on pas étonné des 8 kilos de diamants récoltés par Yakov Yourovsky.

Cependant, l'envoi de ces diamants ne se fait pas via le train spécial qui emporte, vers Moscou, tous les autres objets précieux de la famille impériale. Où sont donc passés les diamants ? On le sait : Yourovsky les a fait enterrer à 150 kilomètres au nord-est de Iékatérinbourg, à Alapaïevsk, le plus ancien centre sidérurgique de Russie. Les diamants sont

enterrés, dixit Yakov Mihaïlovich, dans le sous-sol d'un bâtiment de la vaste usine métallurgique de cette ville. Ils ne seront finalement déterrés qu'un an plus tard, en 1919, et remis au commandant du Kremlin, Pavel Dmitrievich Malkov, seulement fin juillet 1920… tout cela effectué aux soins du camarade Yourovsky.

Cette version officielle, Vitali Ostapovich la connaissait. C'est seulement par la suite, à la faveur d'un hasard toujours providentiel à ceux qui parviennent à le séduire, que le petit-fils du « Grand combinateur » parvint à reconstituer l'histoire de ces 8 kilos de diamants des Romanov. L'historiographie officielle indique même le poids de 8 kilos et 200 grammes de diamants. Comme si le camarade Yakov Yourovsky avait pesé, depuis le début, les diamants avec un trébuchet. Ce qui parvint à Moscou et la récolte faite sur place, lors de la boucherie improvisée de Iékatérinbourg, cela fit deux.

Voici ce qui s'était passé au sujet de ces kilos de diamants, fruits d'une collection débutée plus de vingt ans auparavant par Alix de Hesse, Alexandra Feodorovna la tsarine, « exécutée » l'année de ses 46 ans.

Vers minuit, le 17 Juillet 1918, le médecin Bodkin reçut l'ordre, émanant du commandant de la maison Ipatiev, l'horloger, bijoutier, photographe et imprimeur Yakov Mihaïlovich Yourovsky, de faire habiller la famille impériale et de l'amener au sous-sol de ladite maison sous prétexte d'une évacuation « vers un endroit plus sûr ».

Une fois la famille impériale parvenue dans le sous-sol de la maison, il se passa quelques minutes. Yourovsky, maître d'œuvre, entra avec un peloton d'exécution et lut rapidement le jugement de condamnation à mort du Tsar. Devant l'incompréhension de Nicolas II, l'ordre fut relu. Et le peloton fit feu. Yourovsky et Yermakov sortirent leurs pistolets semi-automatiques Mauser et, du fait de la fumée épaisse de la première salve du peloton, tirèrent au hasard. Yermakov, surtout. La famille impériale comprenait sept membres. On tira, au bas mot, 70 cartouches pour en venir à bout et cela dura au moins vingt minutes.

Qui exécuta qui ? Chacun y alla, par la suite, de sa version des faits, mais le commandant de la maison, Yakov Yourovsky, lui, avait prévu le déroulement des opérations dans ses grandes lignes. Il fit évacuer le sous-sol et termina l'exécution en compagnie de Piotr Yermakov, un être faible qu'il avait pris soin d'enivrer. Le coup de baïonnette manqué ne surprit pas Yourovsky. Il avait bien compris que l'exécution par balle avait totalement manqué du fait de la présence de bijoux, cousus sous les vêtements des condamnés. Yourovsky reniflait les diamants et il ne se trompait pas. Le diamant qui, dans un craquement sec produit par le coup de baïonnette de Yermakov, roula sur le sol, n'échappa pas à l'œil du commandant. Il empocha tranquillement la pierre, tira un coup de pistolet dans la nuque de la grande-duchesse Tatiana et tâta ensuite l'étoffe de la robe à l'endroit où la pointe de la lame avait frappé. Une forme l'intrigua. Un bijou oblong était fortement cousu

dans la doublure tout ensanglantée du tissu. Mais déjà, en dépit de ses ordres, des membres du peloton franchirent le seuil du sous-sol et l'empêchèrent de poursuivre son inspection. Il devait la reporter.

Le moment propice se présenta beaucoup plus tard dans la journée. Une fois que les corps de la famille impériale atteignirent leur ultime destination, jetés qu'ils avaient été dans une charrette, ils furent couchés dans l'herbe, à proximité de la ligne ferroviaire Gorno-Ouralsk. Les hommes dévêtirent complètement les Romanov et entassèrent leurs habits, toujours selon les ordres de Yourovsky, près d'une roue de la charrette. Le commandant de la maison Ipatiev envoya une partie de ses hommes chercher des traverses en bois du côté de la voie ferrée et l'autre partie s'approvisionner en eau-de-vie maison, ou « samagone ». Il resta en compagnie du fidèle Yermakov, lequel ronflait, la tête posée sur le ventre nu de l'impératrice autour duquel des mouches bourdonnaient.

La robe de la grande-duchesse Tatiana, le commandant ne l'avait pas quittée des yeux depuis son départ du sous-sol de la maison funeste. Il flairait là quelque chose d'intéressant. Et pas seulement là. Personne, absolument personne au monde ne pouvait savoir ce qui avait été cousu dans les doublures de ces vêtements. Prélever une bonne partie de ce trésor ne représentait, en théorie, aucune difficulté. Il fallait juste avoir le temps nécessaire pour découdre les bijoux, mais Yakov Yourovsky disposait de très peu de temps. Et dans cette affaire, le moindre témoin devenait gênant. Yourovsky fouilla le petit tas de vêtements maculés et trouva la robe de la grande-duchesse Tatiana. Le bijou oblong était toujours là. D'un coup de dents, il déchira une couture, puis essuya sa moustache, tachée de sang coagulé. Il eut juste le temps de fourrer un ruban rouge dans sa poche et entendit les cris joyeux d'une partie de ses hommes qui revenaient en titubant.